

LE SOLEIL
QUÉBEC

Perspectives

Vol. 9, No 1

7 janvier 1967



OTTAWA 1967 voir page 20

PETE, TOUT COMME SES ANCÊTRES, VIT TOUJOURS DE CHASSE ET DE PÊCHE

Texte et photos Marcei Gignac

C'EST EN 1953 que je fis la connaissance de Pete Groulx, personnage légendaire du nord de l'Ontario. J'avais alors un emploi d'été dans un chantier forestier non loin d'une de ses cabanes. Quand je le revis, en novembre dernier, il exerçait toujours son métier de trappeur et de guide en forêt.

Ce vieux Pete est bien connu des amateurs de chasse et pêche, tant aux Canada qu'aux Etats-Unis. Hospitalier, généreux, aimant la blague et les histoires doucement gauloises, intelligent et fin psychologue de surcroît, c'est peut-être le personnage le plus attachant que j'aie rencontré. Le fait qu'il soit infirmé — Pete perdit un oeil et un bras dans sa jeunesse —, ne semble pas l'affecter. Toujours souriant, jamais je n'ai entendu cet homme se plaindre de sa condition physique, de ce qui pourrait le différencier des autres, l'amoindrir. Pete est le genre de type qui garde en toutes circonstances un moral à toute épreuve.

Pete m'a souvent raconté son enfance à Gogama où son père, originaire de Rivière-du-Loup, travaillait à la construction du chemin de fer du nord ontarien. Sa mère, une Indienne chipewa, lui apprit à parler le dialecte de sa tribu et son père l'initia au français. Ce fut aussi près d'eux qu'il apprit à chasser, à pêcher et à piéger les

Suite page 4



L'hiver, Pete Groulx vit dans son chalet, situé à proximité d'un lac, d'où il peut surveiller et relever ses lignes de trappe.



Même s'il a perdu un bras en 1928, Pete scie du bois et bricole avec une humeur toujours égale.



Chasseur émérite, il est capable de tirer sur un gibier en pleine course et de nettoyer son fusil.



C'est la saison du piégeage pour Pete Groulx qui vient de relever ce gros castor.



PETE, LE TRAPPEUR

Suite de la page 2

animaux. Tout jeune, Pete alla travailler à Foleyet et exerça les métiers les plus divers, tantôt cuisinier, mécanicien pour le ministère provincial des Terres et Forêts, cheminot, guide ou garde-chasse. Déjà, sa profonde connaissance de la forêt était son atout le plus précieux auprès des entreprises de la région.

Jusqu'au jour de 1928 où un stupide accident en fait un infirme. En descendant d'une draine du chemin de fer Algoma Central, Pete glisse, son fusil chargé part et lui fracasse l'épaule droite, laissant le bras pantelant, presque sectionné. Pendant dix-neuf heures, Pete se traîne ainsi, jusqu'à ce qu'il arrive à l'hôpital de Sudbury où on dut l'amputer. Aujourd'hui, il raconte tout ça avec le sourire. "Je n'ai reçu aucun sédatif jusqu'au moment de l'opération, dit-il. Mais on m'avait tellement fait boire de rhum que je ne ressentais presque rien!"

Pete revint vivre à Foleyet et, patiemment, entreprit d'habituer son seul bras valide à faire la tâche de deux. Pour subsister, il se fait guide et trappeur mais, comme la région est peu giboyeuse, il obtient en 1945 la concession d'un autre territoire de chasse sur les bords de la rivière Magpie, à 170 milles au nord de Sault-Sainte-Marie.

Dans son petit royaume, mon ami a

construit deux chalets, l'un sur le bord de la rivière Magpie et l'autre au milieu d'un groupe de lacs, huit milles plus au nord. Quand une entreprise forestière ouvrit un chantier à un mille de son chalet principal, il y a de cela une quinzaine d'années, Pete se mit à travailler durant l'été. A l'aide de son bras unique, il n'en parvenait pas moins à couper quelque 3 000 billes de bois et une vingtaine de cordes de bois de pulpe en une saison. Il suffit d'ailleurs de passer une journée ou deux avec lui pour se rendre compte que cet homme-là n'est pas réellement handicapé. J'ai vu Pete manier la hache et la scie avec plus de précision que bien des hommes qui ne sont pas manchots... Il peut rouler une cigarette d'une seule main, tuer un animal d'un coup de fusil, l'écorcher, allumer un feu et faire sa cuisine, tout cela avec beaucoup plus d'aisance que vous et moi.

Vivre à proximité d'un chantier forestier offrait certains avantages. Pete en effet pouvait s'approvisionner directement au magasin de la compagnie en vivres, vêtements, munitions et outils divers. Mais quand le chantier cessa son activité en 1960, Pete se fit de nouveaux amis parmi l'équipe de foreurs venus s'installer à environ un mille de son chalet. Une fois la semaine, les foreurs se rendent au village le plus proche, Dubreuilville, ou bien à Wawa — Jamestown — distant de 50 milles et, tout en faisant leurs emplettes, achètent également ce dont Pete a besoin.

Durant la saison de piégeage, il ne va à Wawa qu'une fois par mois, pour chercher son courrier et prendre un verre ou deux avec des amis. Mais quand viennent l'été et l'automne, Pete s'y rend plus fréquemment car c'est là qu'il peut rencontrer d'éventuels clients, chasseurs canadiens ou américains en quête d'un guide. A Wawa, tout le monde connaît Pete Groulx et le salue, dans la rue ou au magasin d'un "Hi Pete" chaleureux. On lui demande si la pêche est bonne, ce qu'il espère de la saison de chasse ou ce qu'il pense du temps qu'il fera. Pete, grâce à sa parfaite connaissance de la nature, vaut tous les bulletins météorologiques. Le rat musqué a-t-il construit sa tanière quelques pieds plus haut que le niveau normal des eaux? Pour le trappeur aguerrri, c'est un présage de fortes pluies.

Pete n'est pas moins habile à s'orienter en forêt — sans boussole bien entendu. Ce don spécial, si l'on peut dire, il le tient d'un vieil immigrant finlandais qui lui enseigna naguère quelques trucs infailibles: la mousse sur le tronc des arbres, toujours plus fournie du côté nord, la hauteur du soleil à l'horizon, le feuillage toujours plus abondant sur le versant sud des montagnes sont autant d'indications naturelles permettant de ne pas perdre le nord...

Pete Groulx est maintenant âgé de 60 ans, mais jusqu'à ces dernières années, il avait l'habitude de se baigner dans les lacs et rivières du début du printemps à la

fin de l'automne, même s'il lui fallait briser la mince couche de glace qui commençait de s'y former... L'hiver, il part dès 4 heures du matin faire le tour de ses pièges et collets, en raquettes et traîne sauvage. Il écorche et vide ses prises sur place, même par un froid de 30 degrés sous zéro. Le reste de l'année, il se lève à peine plus tard car des bombardiers de la base militaire de North Bay passent régulièrement au-dessus de son chalet vers 5 heures du matin.

Très hospitalier, Pete dissimule les clefs de ses cabanes dans de petits endroits secrets connus de ses seuls amis, chasseurs et pêcheurs. Bien sûr, ceux-ci ont toujours le droit de venir s'abriter chez lui, même quand il est absent, et il ne manque jamais de les approvisionner de viande fraîche quand les prises sont bonnes. Pete observe scrupuleusement les règlements de chasse et pêche et rapporte au garde-chasse régional les infractions qu'il peut constater sur son territoire. D'une année à l'autre, ses prises varient, mais c'est surtout grâce à la vente des fourrures qu'il se fait un peu d'argent. La Compagnie de la Baie-d'Hudson lui a versé l'an dernier plus de \$2 200 pour 80 peaux de castor, 75 de rat musqué, 15 de martre et 6 de vison, et les peaux de 2 ours, 2 loups, 2 loutres, un lynx et un pécan. Selon lui, la martre est l'animal sauvage qui se laisse prendre le plus facilement; le loup et la loutre, par contre, sont extrêmement méfiants et difficiles à capturer.

Pete Groulx pourrait raconter des heures durant ses aventures cocasses ou mi-tragiques avec des animaux sauvages. Ceux pour lesquels il a le moins de sympathie sont les ours, sans doute parce que plusieurs ont déjà fait irruption dans ses chalets sans y être invités, brisant la vaisselle, renversant le poêle et répandant avec délice la farine et le sucre sur le plancher... même qu'une nuit il fut réveillé par les pas d'un ours qui se baladait sur le toit de sa cabane. Pete, qui ne voulait pas recevoir l'intrus sur la tête se mit à cogner au plafond avec le bout d'un manche à balai. Au bout d'un moment, il s'aperçut que son stratagème avait réussi: l'ours était descendu du toit et se trouvait devant la porte qu'il essayait de défoncer avec ses pattes! N'importe quel trappeur aurait perdu patience à moins, et Pete déchargea sa .22 à travers la porte sur son visiteur qui déguerpi sans plus insister.

Comme tous les hommes, le vieux trappeur de la rivière Magpie caresse quelques projets. Quand la pension de vieillesse viendra s'ajouter à celle qu'il touche déjà — à cause de son infirmité —, il aimerait bien revendre son territoire et ouvrir, dans quelque village du nord ontarien, une station-service ou un magasin d'équipement de chasse et pêche. Entendez par là qu'il ne cesserait pas d'être guide à l'occasion, car on ne renonce pas à la passion de toute sa vie sous prétexte qu'on vieillit. Pas Pete Groulx, en tout cas! ◀

Après le sciage du bois, rien de tel pour Pete Groulx qu'une bonne cigarette qu'il vient de rouler d'une seule main.

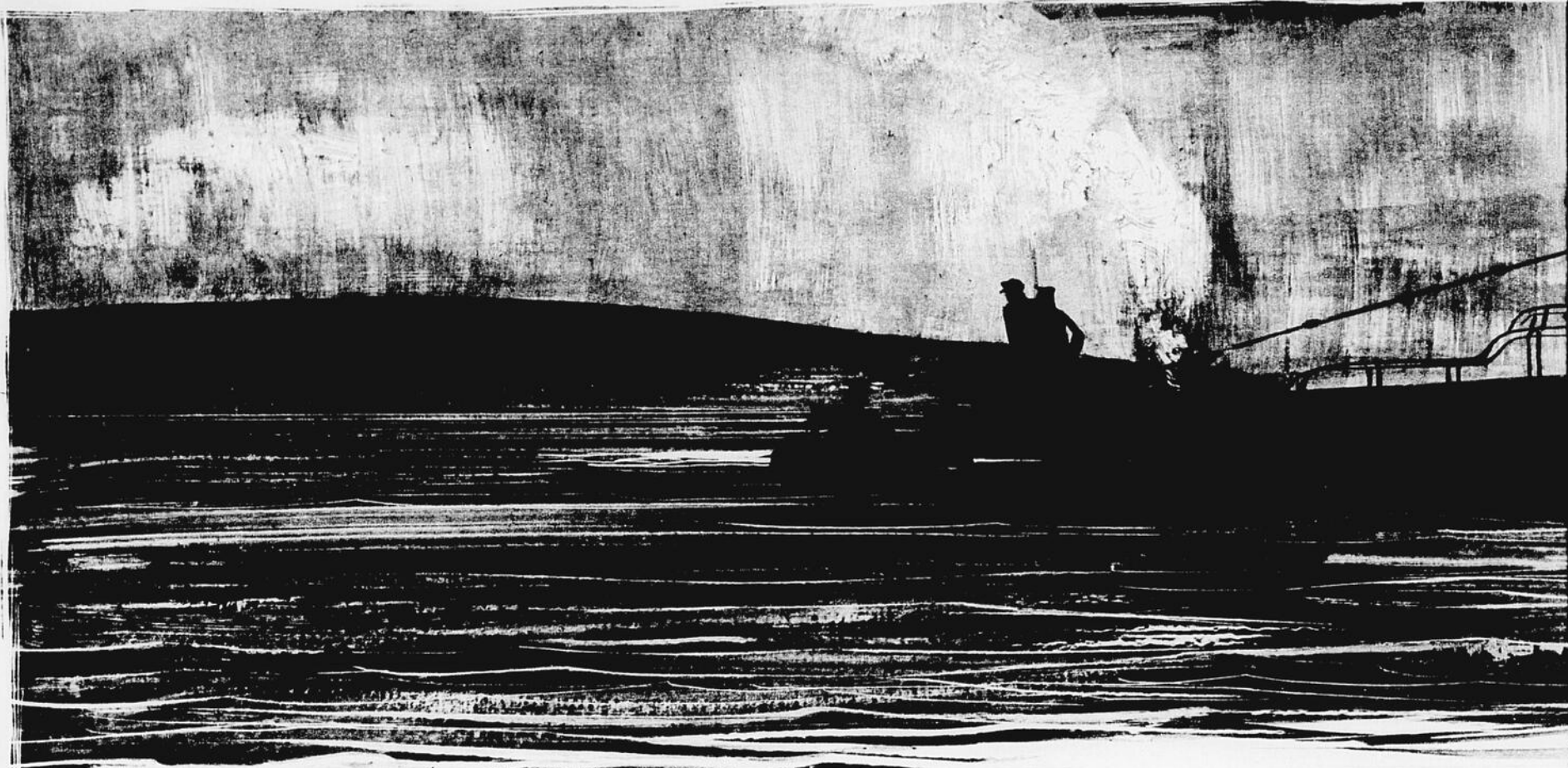




Les voici: les seuls légumes véritablement imprégnés de beurre

Et en voici le secret. Ordinairement, quand on ajoute du beurre aux légumes, le beurre enrobe les légumes de sorte que leurs saveurs ne se lient pas intimement. Par contre, dans les légumes "au beurre", chaque pois, chaque tranche de carotte, chaque fève de Lima et chaque grain de maïs est imprégné de beurre. Seul Libby fait les légumes "au beurre" dans lesquels la saveur du beurre frais est si intimement liée à celle des légumes qu'il en résulte un goût tout à fait nouveau...unique...la saveur des légumes "au beurre" de Libby. Goûtez toute la nouvelle gamme des légumes "au beurre" de Libby... ils vous révéleront un secret que vous n'oublierez pas de sitôt.





LES SOUVENIRS DU
COMMISSAIRE HARVISON

Deuxième de quatre articles

LA GENDARMERIE ROYALE S'INFILTRE DANS LE PARTI FASCISTE D'ADRIEN ARCAND

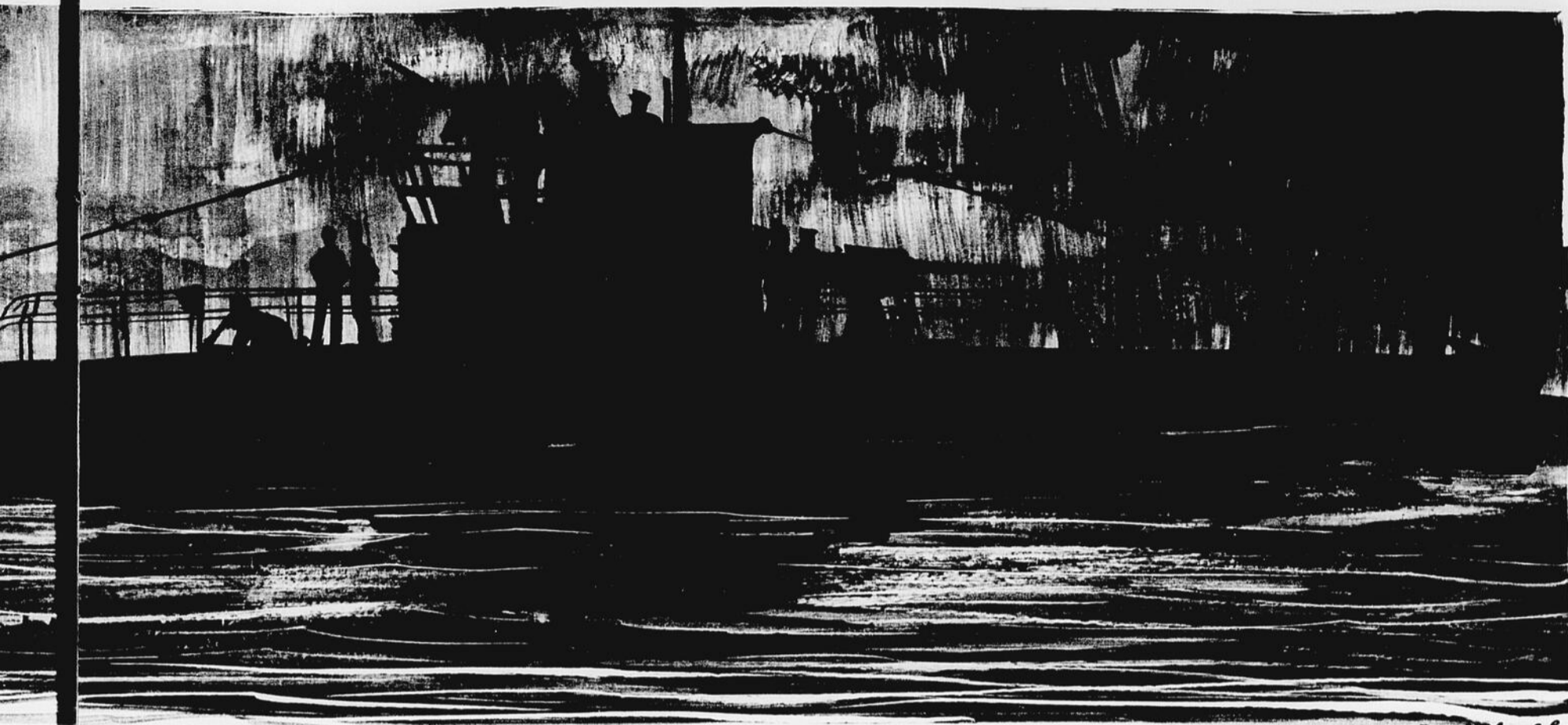


L'ex-commissaire Harvison, de la Gendarmerie, a fait échec à plusieurs tentatives d'espions nazis de s'infiltrer au Canada.

ESPIONS ALLEMANDS et sympathisants canadiens du nazisme ont déployé une certaine activité au Canada durant la Seconde Guerre mondiale, mais la Gendarmerie royale n'est pas non plus restée inactive. Dans ce deuxième de quatre extraits de son autobiographie, l'ex-commissaire Clifford Harvison raconte comment il est parvenu à convertir un espion nazi en agent double au service de notre pays et comment des policiers de la Gendarmerie ont pu s'infiltrer dans les rangs du parti fasciste d'Adrien Arcand.

LA RÉDACTION

Tous droits réservés © 1966 Clifford W. Harvison



Un sous-marin nazi débarque l'espion von Janowski, alias Brauntner, dans la nuit du 8 au 9 novembre 1942, près de New Carlisle, sur la côte gaspésienne.

UN HOMME TRAPU pénètre dans l'unique hôtel de New Carlisle, en Gaspésie, le matin du 9 novembre 1942. L'inconnu — il prétend venir de Toronto et se nommer William Brauntner — loue une chambre pour se raser et prendre un bain avant de repartir par le train de l'après-midi.

L'hôtelier Earl Annett fixe l'étranger avec curiosité. New Carlisle est un village de moins de mille âmes situé loin des grands centres et, à cette époque de l'année, il y a belle lurette que les villégiateurs et même les amateurs de chasse sont repartis.

— Quel est votre métier? demande l'hôtelier.

— Je suis ingénieur. Je travaillais à la papeterie de Chandler mais je viens de quitter cet emploi et l'autobus m'a amené ici.

Cette réplique éveille les soupçons du fils Annett: l'autobus de Chandler n'a pas circulé ce matin. Autres bizarreries: Brauntner porte un paletot de gabardine aux poches rapportées avec couture extérieure apparente, au lieu des poches obliques alors en vogue. De même, le bord de son chapeau est beaucoup trop étroit pour la mode canadienne.

A un moment donné, l'étranger sort un mouchoir de sa poche mais ne remarque pas que le mouchoir en question a entraîné la chute d'une petite boîte d'allumettes. Le fils la ramasse tandis que le père guide le visiteur vers sa chambre. La boîte d'allumettes porte la mention *made in Belgium* et, contrairement aux règlements, aucun timbre d'accise n'y a été apposé.

A son départ, Brauntner acquitte sa note avec des dollars d'un grand format qui n'ont plus cours depuis plusieurs années déjà. Le fils Annett juge en avoir assez appris et va confier ses soupçons à la Sûreté provinciale.

Au moment où le convoi du Canadien National

s'ébranle en direction de Montréal, un caporal de la Sûreté en civil vient s'asseoir à côté de Brauntner. On échange des banalités puis le policier révèle son identité et exige que son compagnon lui fasse voir ses bagages.

Le suspect s'y objecte énergiquement et prétend être représentant d'une fabrique torontoise d'appareils radiophoniques. Il exhibe comme preuve sa carte d'enregistrement national. Celle-ci est imprimée dans les deux langues officielles du Canada: français sur une face, anglais sur l'autre. Les services allemands d'espionnage, pourtant réputés pour leur précision méthodique, ont commis une belle bourde en fournissant à leur agent, qui dit venir de l'Ontario, une carte si typiquement québécoise...

Dans l'une des deux valises de Brauntner, le

caporal de la S.P.Q. découvre un émetteur-radio. L'autre renferme un revolver, cinq mille dollars en monnaie canadienne et mille dollars en pièces d'or. (Autre imprudence: comment pourrait-il écouler cet or au Canada où il n'a plus cours légal comme monnaie?)

Quelques appels téléphoniques entre New Carlisle — où notre homme a été ramené —, Montréal et Ottawa et j'entreprends peu après en auto, sur des routes glacées, les 400 milles de trajet jusqu'au petit port gaspésien, en compagnie du sergent J. R. W. "Pete" Bordeleau — aujourd'hui commissaire adjoint de la Gendarmerie royale — et de "Johnny", notre interprète allemand.

Brauntner a été confiné dans une chambre de l'hôtel. Il affirme être, de son vrai nom, l'officier de marine Werner von Janowski. Un sous-marin allemand l'a débarqué en secret sur la côte, il a enterré son uniforme militaire puis a décidé de désertier la cause nazie. On a en effet retrouvé l'uniforme à l'endroit indiqué; il l'a revêtu et réclame maintenant d'être traité comme prisonnier de guerre, en vertu des conventions de Genève.

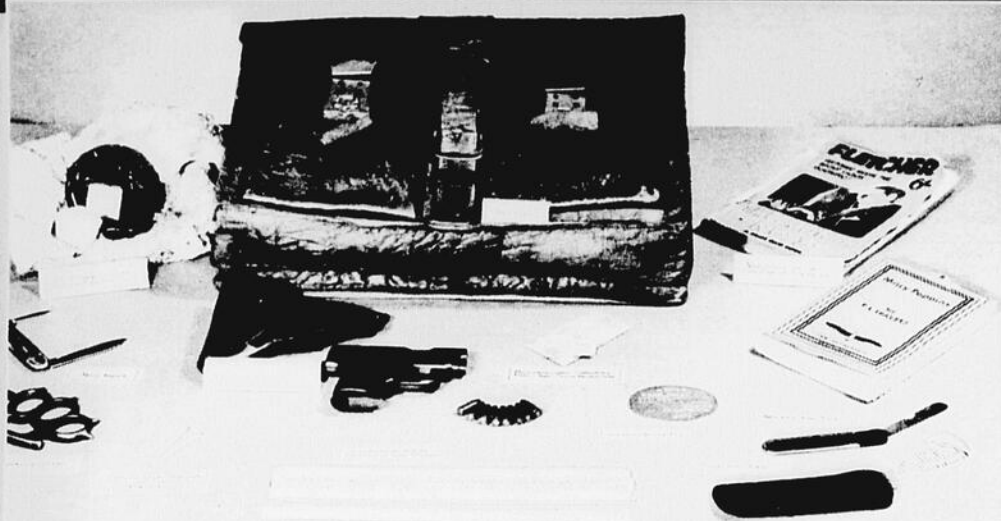
Ma première décision à son sujet; qu'il réendosse ses vêtements civils et qu'on le loge à la prison locale. Pas question qu'il porte l'uniforme de son pays! Quand je le fais comparaître devant moi, il claque les talons à la manière allemande puis exige d'être traité en officier. Ma réponse n'a rien de protocolaire: "Zut! Vous êtes un espion; asseyez-vous et gardez le silence jusqu'à ce que je vous questionne!"

Von Janowski persiste à soutenir pendant un certain temps qu'il est bien un officier de marine et qu'il veut désertier la cause nazie: récit visiblement tout préparé qu'il doit nous faire en cas de capture. Mais Johnny réduit cette fable à néant. Il a servi en



Von Janowski, dont voici la photo, avait de faux aveux tout prêts, pour le cas où il serait pris.

Suite à la page suivante



Une des deux valises de l'espion contenait tout le matériel voulu pour sa tâche, y compris un exemplaire de Mary Poppins servant à rédiger des messages chiffrés.



Voici l'uniforme d'officier de marine allemand que von Janowski a remplacé par un habit civil et enterré avec soin après son débarquement.



Cet émetteur-radio dont on l'avait pourvu était trop faible pour transmettre de Montréal jusqu'à Hambourg; Harvison y ajouta une antenne.

LE COMMISSAIRE HARVISON

Suite de la page précédente

effet à bord d'un sous-marin allemand durant la Première Guerre mondiale et le prisonnier ne peut répondre même à des questions élémentaires sur la manoeuvre des sous-marins.

Tout en l'interrogeant, je lui fais remarquer que ses chefs semblent s'être vraiment peu soucieux de sa sécurité. Il finit par admettre qu'il n'a jamais songé à désertir et qu'il entendait bien accomplir la mission qu'on lui avait confiée: s'établir à Montréal et, grâce à son émetteur-radio, entrer deux fois par jour en contact avec ses supérieurs, à Hambourg.

On lui a signalé que le parti fasciste canadien d'Adrien Arcand est d'une loyauté indiscutable à la cause nazie, et qu'il pourra sans danger requérir son aide. (Arcand prétendait avoir quinze mille partisans au Québec seulement, mais les autorités fédérales l'avaient arrêté dès 1940 et interné, avec l'un de ses principaux lieutenants, Gérard Poitras, jusqu'à la fin du conflit, en 1945.)

Ses aveux terminés, le prisonnier demande d'être exécuté sans délai. Je lui signale que les coutumes canadiennes et allemandes diffèrent toutefois et qu'au lieu d'être fusillé en uniforme, il sera plus probablement pendu, et en tenue civile. Cette perspective ne semble pas lui plaire et je m'empresse de lui dire qu'il existe un moyen pour lui d'échapper à cette éventualité. Il me comprend fort bien. Apparemment, ses chefs l'ont prévenu qu'on tentera de l'amener à trahir l'Allemagne.

Je lui accorde un répit et, le même soir, je le soumets à un nouvel interrogatoire. Je montre un grand intérêt pour les billets de vingt dollars trouvés en sa possession, je les scrute avec minutie et lui demande s'il se connaît des ennemis dans son pays. Il semble intrigué par mes questions.

A un moment, je tends un billet au sergent Bordeleau pour qu'il l'examine à son tour. Comme ce billet est authentique, Bordeleau se demande où je veux en venir et quelle réponse j'attends de lui. Il n'en scrute pas moins le papier à la lumière et me le rend en hochant la tête, comme s'il venait de faire une découverte compromettante.

— Qu'est-ce que cet argent a de si extraordinaire? finit par demander le prisonnier.

— S'il est bien vrai que vous n'avez pas d'ennemis personnels en Allemagne, dis-je, pourquoi vous a-t-on donné des billets qui ne sont pas seulement d'un format démodé mais contrefaits?

Sa réaction est celle que j'attendais:

— Ces cochons de la Gestapo! éclate-t-il. Ce sont eux qui m'ont remis cet argent. Ils ont monté ce coup-là pour que je sois capturé et exécuté.

Notre stratagème produit son effet. Après quelques instants de réflexion, l'Allemand me redemande s'il est bien vrai que le mode d'exécution sera la pendaison dans son cas. Je réponds affirmativement: il s'effondre. Pleurant de rage, il vocifère: "Je ne veux pas être pendu!" Je lui répète que je connais une solution à son problème et le fais ramener en cellule.

Le lendemain matin, il me fait savoir qu'il est prêt à travailler pour nous. Pour commencer, nous décidons de le mettre en contact radio avec Hambourg. Je le ramène à Montréal et l'installe dans la propre maison de Johnny, à Ville Mont-Royal. Comme l'émetteur est trop faible pour lui permettre d'atteindre l'Allemagne, nous lui ajoutons une antenne de cinquante pieds, que nous plantons dans la cour arrière. Cet émetteur demeurera en service pendant neuf mois et, tel que convenu, von Janowski appellera ses chefs par radio deux fois par jour. D'après leurs questions, nous apprenons ce qui intéresse pour l'instant les services allemands d'espionnage au sujet du Canada: les coupons de rationnement.

Selon nos instructions, von Janowski avise ses chefs qu'il a réussi à se procurer un carnet de coupons. Nous espérons qu'en retour on va lui indiquer comment l'expédier outre-mer et qu'ainsi nous apprendrons de quels moyens de transport et de communications le service de Hambourg dispose, et peut-être aussi quels sont ses autres agents. Peine perdue. Les relations avec Hambourg demeurent à sens unique. Ces messieurs posent des questions mais ne répondent pas à celles de leur ex-séide.

Ils lui réclament des informations sur le bombardier Mosquito, au moment même où nous apprenons qu'on va lever le secret sur ses caractéristiques. Pour rehausser le prestige de von Janowski comme espion auprès de ses chefs, le C.A.R.C. consent à maintenir le secret quelque temps encore et les nazis seront renseignés sur ce type d'avion deux mois avant le public canadien.

Dans un ultime effort pour percer le mur du silence, nous demandons à notre agent double, à l'automne 1943, d'avertir ses chefs qu'il est à court d'argent. Ils lui refusent tout crédit, sans lui donner d'explication. Peu après, von Janowski, arguant de son manque de fonds, les prévient qu'il ne peut plus poursuivre ses émissions, et je vais le remettre aux mains des autorités britanniques.

L'affaire n'en reste cependant pas là. On se souvient que notre espion avait reçu ordre de se mettre en rapport avec le parti fasciste d'Arcand. Si nous envoyons un autre agent à sa place . . . Peut-être parviendrait-il à empêcher ces terroristes en puissance de se livrer à des actes de sabotage.

Nous avons sous la main l'agent rêvé: Johnny. Ex-membre du parti communiste allemand, il a fui en Russie à l'arrivée d'Hitler au pouvoir et est devenu moniteur dans une école de sabotage, mais la façon dont le communisme est appliqué en U.R.S.S. le dégoûte de cette doctrine. Ayant fui le pays et la cause, il s'offre aux services britanniques de contre-espionnage, qui l'envoient en mission en Amérique du Sud. Malheureusement, le pays qu'il espionne a vent de son identité et, "brûlé" là-bas, il vient chercher refuge au Canada. Tout le désigne pour le travail que nous allons lui confier: son expérience d'espion et de saboteur, son origine allemande, son intelligence, son courage et peut-être plus encore son désir de réussir dans cette nouvelle mission.

Nous lui attribuons un rôle d'importance. Dans ses rapports avec les fascistes d'Arcand, il affectera d'être un personnage de premier plan envoyé par Berlin prendre en main le sort des mouvements canadiens pro-nazis. Il exigera que le parti ne prenne désormais plus d'ordres que de lui.

Le plan réussit à merveille. Le conseil supérieur du parti, qu'il a pu approcher, ne fait aucune difficulté pour admettre le personnage joué par Johnny. Arrogant à souhait, il s'oppose à ce que son identité soit dévoilée à d'autres que ces six hommes et blâme durement les dirigeants de n'avoir pas pleinement suivi les règles établies lors de la fondation du parti, ce qui a causé sa perte, dit-il. Jusqu'à la fin de la guerre, Johnny — et la Gendarmerie derrière lui — conduiront à leur guise les destinées du parti dans le Québec.

Au début de 1944, certains éléments se montrent cependant impatients de passer à l'action et d'entreprendre du sabotage. Il va falloir prendre des mesures nouvelles pour les mater. Heureusement, nous avons sous la main l'homme qu'il faut. La division torontoise de la Gendarmerie détient depuis quelque temps un autre espion allemand qui a "viré capot" et consenti à devenir agent double pour nous. Cet homme, de haute taille et à l'allure aristocratique, a déjà détenu un poste élevé dans le parti nazi en Al-

lemagne et possède donc tous les atouts nécessaires au rôle que nous lui destinons. Johnny communique aussitôt au conseil supérieur une nouvelle importante: le chef suprême des services nazis d'espionnage en Amérique du Nord va faire bientôt un bref séjour à Montréal et a consenti à rencontrer trois membres du conseil.

A cette rencontre, dans un salon privé de l'hôtel Windsor, notre gaillard exécute son numéro avec un brio extraordinaire. Les *Heil Hitler!* terminés, le prétendu chef suprême remercie plutôt sèchement le conseil pour son travail en faveur du *Vaterland* puis s'attaque sans délai au problème du moment:

"On m'apprend que certains subordonnés sont impatients d'entreprendre un sabotage en règle. C'est une sottise! Il ne s'agit pas de lancer un feu d'artifice mais de livrer une guerre. Vous devez obéir aux ordres de la même façon que des soldats en campagne. Nous avons réussi à engourdir les autorités canadiennes. Un seul geste imprudent de votre part les réveillerait et nous perdrons le bénéfice de longs mois de préparation. Le temps opportun venu, des sabotages à grand retentissement auront lieu tous en même temps, au Canada et aux Etats-Unis, et vous recevrez des ordres en conséquence. Mais d'ici là je ne veux plus entendre parler d'actes de sabotage isolés. Les imbéciles qui en commettraient malgré tout répondront de leurs actes, la victoire obtenue."

Personne n'ose élever d'objections ni même poser de questions, tant ce discours les a tous médusés. Bras qui se lèvent, talons qui claquent, nouvelle série de "Heil Hitler!" Puis le chef suprême s'éloigne après avoir ordonné à ses hôtes de ne pas quitter le salon immédiatement, pour qu'on ne les voie pas sortir ensemble — en réalité pour que les fascistes ne voient pas les agents de la Gendarmerie qui vont le reconduire à Toronto. La révolte a été complètement écrasée et, jusqu'à la fin de la guerre, il ne sera plus jamais question, parmi les partisans d'Arcand, d'actes de sabotage.

L'épilogue de la lutte de la Gendarmerie contre

l'espionnage nazi met en scène un autre agent allemand, qu'un sous-marin germanique avait déposé notamment, lui aussi, sur le rivage canadien mais cette fois au Nouveau-Brunswick.

Celui-là n'a toutefois nullement l'intention de sacrifier sa vie pour le "Vaterland". Il s'empresse d'enterrer soigneusement l'émetteur-radio dont on l'a pourvu puis de prendre le premier train pour Montréal. Une fois dans la métropole, il se dirige sans tarder vers le lupanar le plus proche. Hélas! la police vient y faire une descente à ce moment et arrête notre homme avec les autres clients de l'établissement.

La chance le sert toutefois jusqu'au bout. Le sergent de police en charge des cellules remarque son agitation mais se méprend sur sa cause. Il prend notre espion à la manqué pour un de ces maris affolés à la pensée de ce que leur femme va dire quand elle apprendra à quel endroit la police a arrêté son homme. Compatissant, le sergent lui avoue que de nombreux individus dans le même cas déclinent une fausse identité, versent le cautionnement réclamé et disparaissent sans en demander plus. Notre froussard n'hésite pas: il verse la caution de vingt-cinq dollars et déguerpit en direction d'Ottawa.

J'aimerais pouvoir ajouter que nous l'avons démasqué nous-mêmes plus tard mais tel ne fut pas le cas. Il a vécu paisiblement dans une pension de la capitale un an encore et ne s'est livré à la police que quand ses fonds furent épuisés.

Pour prévenir tout soupçon de sa logeuse à son endroit, il quittait chaque matin la maison, son lunch sous le bras, comme s'il se rendait au travail. Pour tuer le temps, il passait la plus grande partie du jour, devinez à quoi? . . . A écouter les débats, à la Chambre des communes!

La semaine prochaine: le commissaire Harvison racontera comment "la reine Victoria" a rencontré, au Canada, son arrière-petit-fils, Georges VI.



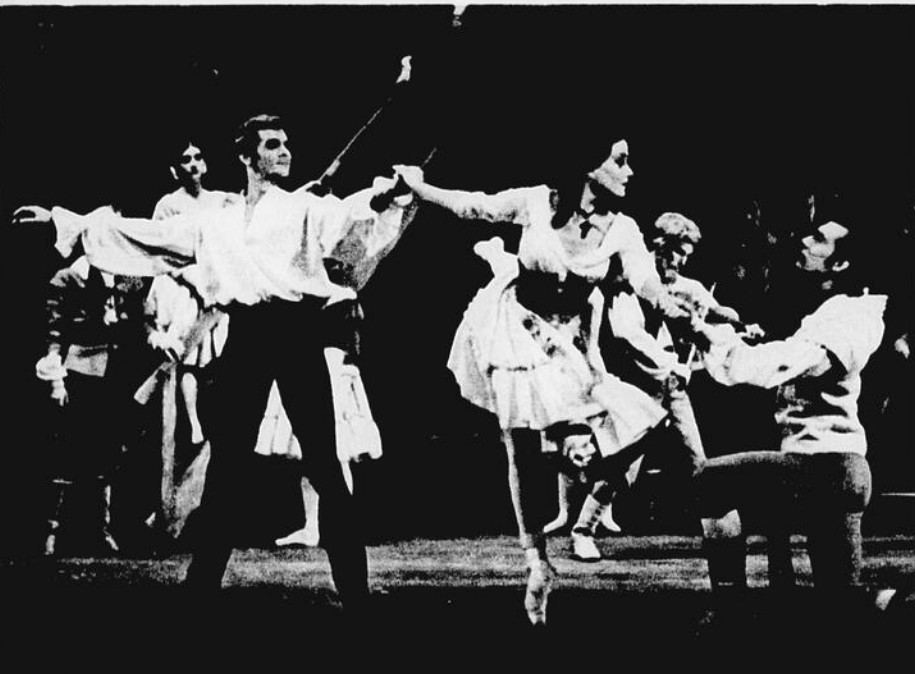
Pour faire mordre les services nazis d'espionnage à l'hameçon, von Janowski et Harvison leur révélèrent l'armement du bombardier Mosquito deux mois avant de le faire connaître au public canadien. ◀



Mardi gras au village: scène de patinage sur le lac.

Ensorcelée par la musique, Rose fuit dans la forêt.

Rose a trouvé son bel étranger et danse et danse . . .





Rose Latulippe

Une danse endiablée

On ramène Rose au matin; mère et fiancé la croyaient morte.



ROSE LATULIPPE est une jolie paysanne de 17 ans, obéissante et pieuse. Mais depuis l'annonce du prochain bal du Mardi gras, au village, il semble que sa prière la plus pressante soit de demander au ciel qu'elle soit la plus remarquable. Car Rose adore danser. Et elle rêve même qu'un bel étranger lui fera la cour, qu'il la libérera de son rustaud de soupirant et qu'il l'emmènera au loin. Or le diable sait où.

Tel est l'argument du ballet *Rose Latulippe*, composé sous l'égide de la Commission du centenaire de la Confédération et que le Royal Winnipeg Ballet inscrira comme pièce de résistance à son programme de 1967.

Rose Latulippe est un personnage ancien: il figurait dans les légendes qui avaient cours vers 1740 sur la rive nord du Saint-Laurent. Après l'avoir redécouvert dans un vieux livre, le chorégraphe Brian Macdonald a décidé de l'illustrer par la danse, avec l'aide du musicien torontois Harry Freedman, du décorateur montréalais Robert Prévost et du scénariste Bill Solly.

Le nouveau ballet a eu sa première l'été dernier au festival de Stratford, en Ontario. La critique a d'abord été indécise, mais le grand public pourra en juger par lui-même puisque Radio-Canada présentera le ballet à la télévision en mars prochain.

Les similitudes entre l'argument de ce ballet et celui de l'un des plus célèbres du monde, *Gisèle*, peuvent faire croire que le premier n'est qu'une mouture du second. Mais il faut savoir que la légende de Rose a paru en librairie en 1837, quatre ans avant que *Gisèle* soit mis en scène à Paris.

Par ailleurs, Rose reflète typiquement nos moeurs. Les paysans du Québec mis en scène dans cette oeuvre ne peuvent être confondus avec ceux d'Europe. Un seul personnage détonne: c'est le bel étranger, qui copie les manières de Versailles.

La fin du ballet est tragique. Ensorcelée par l'étranger, qui ne cherchait qu'un flirt sans conséquence, Rose, après la fête, se retrouve à moitié folle dans la forêt. ◀

LE PONT DES SOUPIRS

Les Trifluviens l'attendent depuis 114 ans

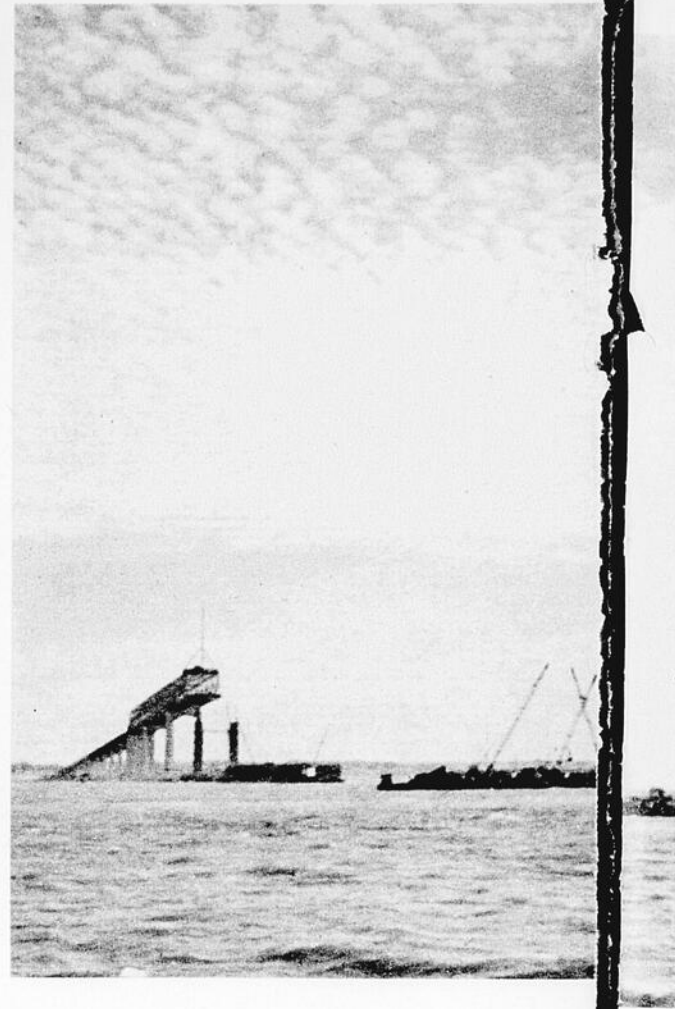
IL EST peu de politiciens et d'hommes publics qui, passant par Trois-Rivières, n'aient trouvé le moyen de parler du fameux pont, soit pour s'approprier l'initiative de sa construction, soit pour dire qu'ils étaient de tout coeur avec ceux qui s'en occupent sérieusement . . .

C'est que, dans la petite histoire trifluvienne, "le pont" est aussi célèbre que le métro dans l'histoire de Montréal. La première fois qu'on en parla, ce fut en 1852, dans un éditorial du journal local *l'Ere nouvelle* mais, comme palliatif, on mit en service des traversiers. Plus tard, au plus fort de la crise économique, on parlait de plans secrets préparés à Ottawa pour construire un pont à Trois-Rivières comme "travaux de chômage". Il s'agissait de secrets tellement secrets qu'ils n'existèrent jamais ailleurs que dans la rumeur publique . . .

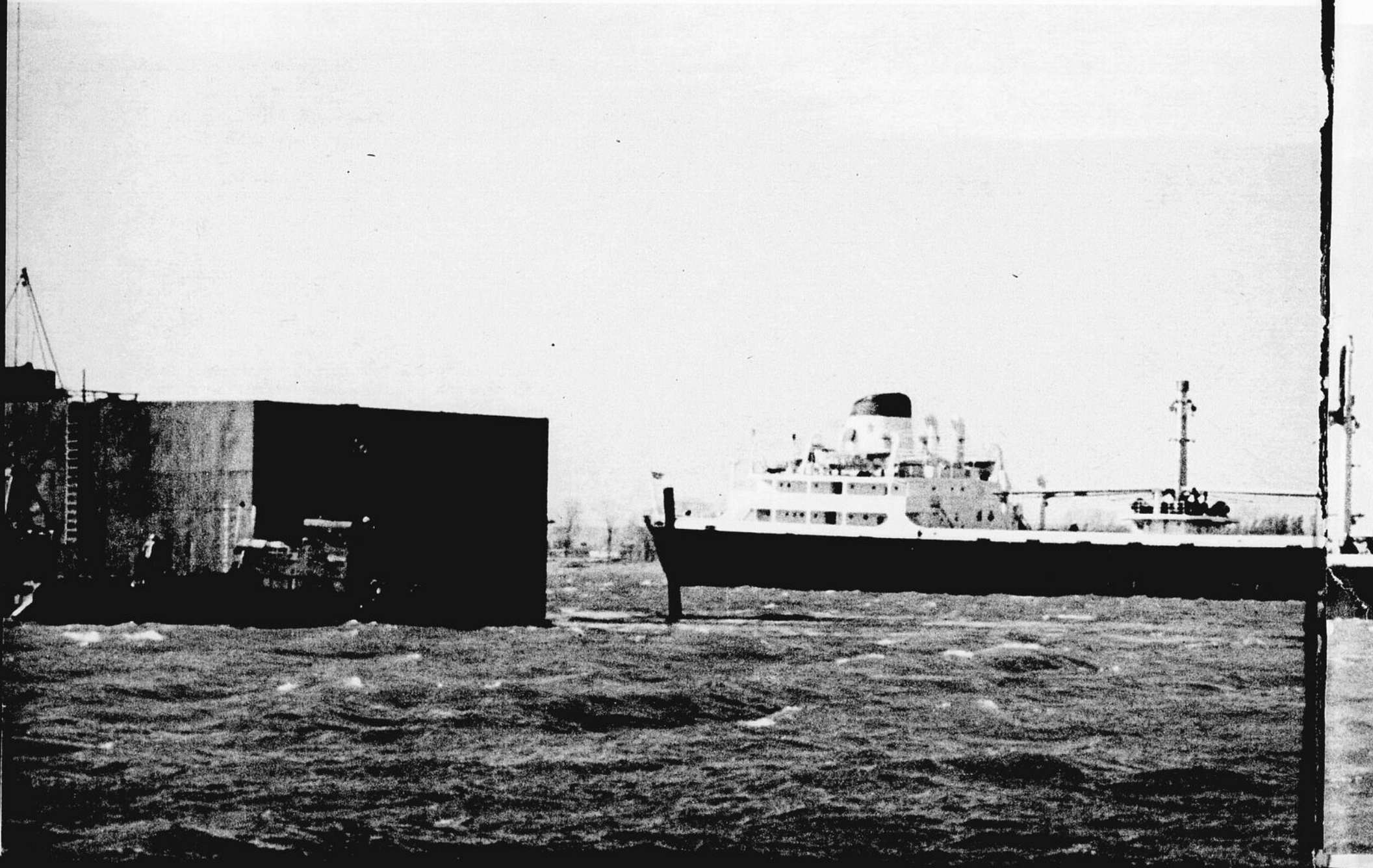
Enfin, en 1955, la Corporation du pont de Trois-Rivières était formée afin de procéder aux études techniques nécessaires et pour établir les moyens de financement du pont — coût approximatif, 45 000 000 de dollars. Cela permettait à l'ex-Premier ministre Jean Lesage

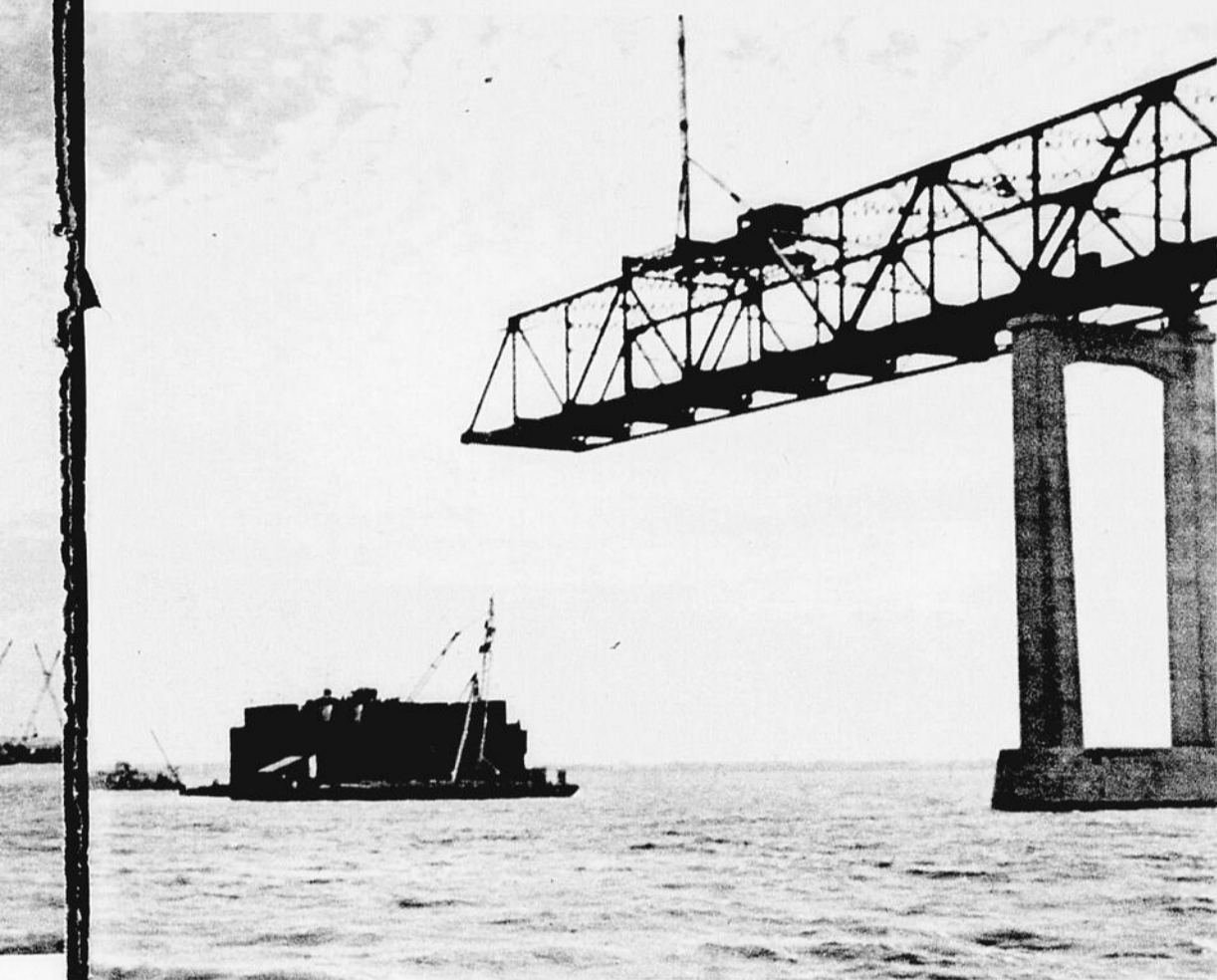
de parler à son tour, cinq ans plus tard, de ce qu'il appelait "le pont de la prospérité", et de faire une promesse aux gens de la région: "le pont, vous l'aurez."

Toutefois, les travaux ne commencèrent vraiment qu'en juillet 1962. On estime que ce pont à quatre voies long de 10 080 pieds et reliant les deux rives du fleuve entre Trois-Rivières et Sainte-Angèle, servira une population de quelque 800 000 personnes vivant dans 15 comtés. Son inauguration, d'abord prévue pour le mois de juin 1967, n'aura vraisemblablement pas lieu avant l'automne de la même année. Il s'agit, bien sûr, d'un pont à péage dont le taux de passage, pour un véhicule et ses occupants, sera très probablement de un dollar. Les administrateurs de la Corporation du pont de Trois-Rivières estiment que les usagers futurs, en plus de bénéficier de meilleures communications d'une rive à l'autre, feront une petite économie puisqu'il en coûte actuellement 75 cents par véhicule, pour franchir le fleuve, plus 25 cents pour chacun des passagers.

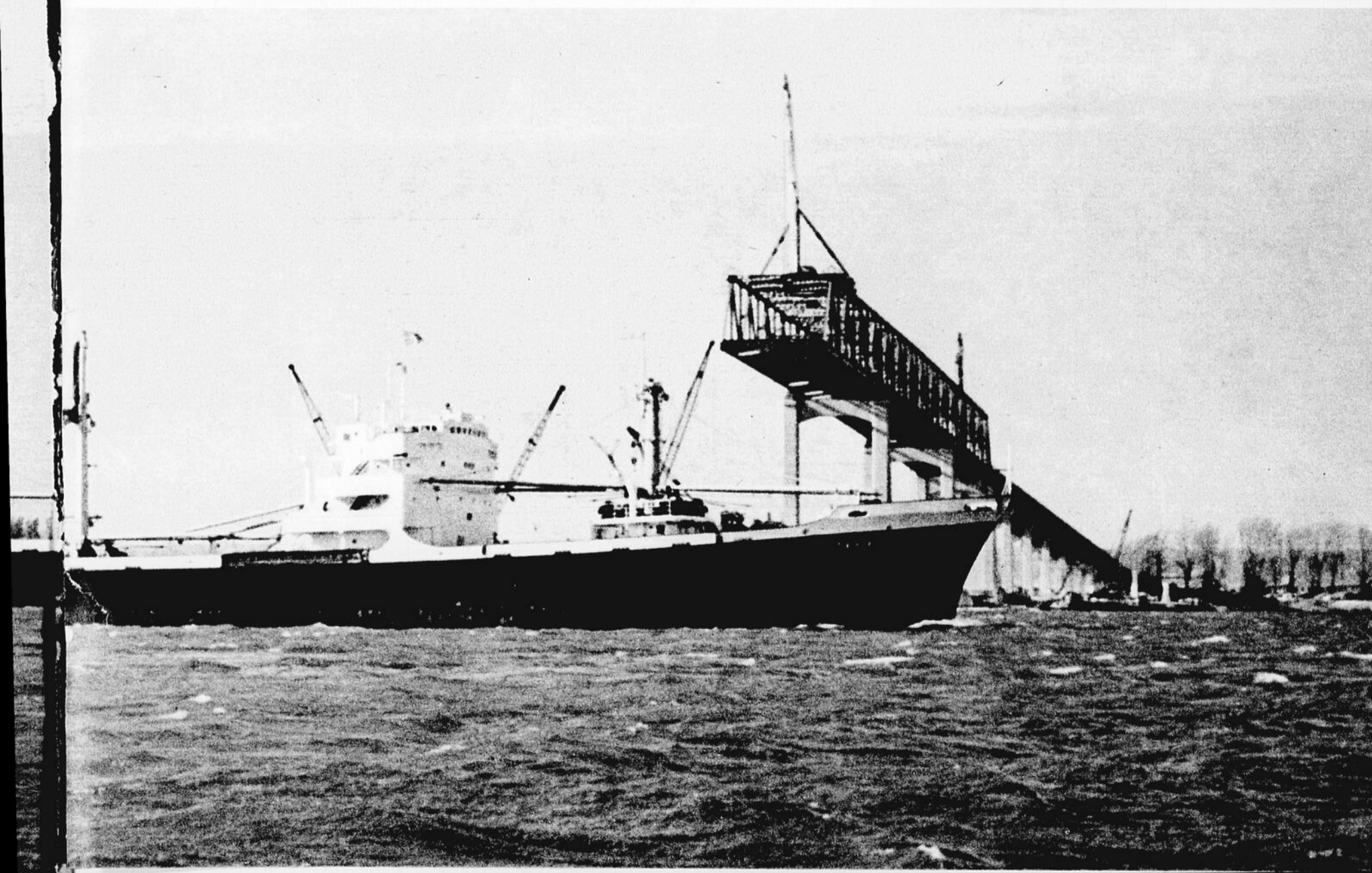


Photos Michel Giroux





Ci-dessus, le pont de Trois-Rivières en pleine construction (photo prise de la rive nord); à droite, mise en place d'une travée au-dessus du Saint-Laurent; ci-dessous, un bateau des Grands Lacs franchit la passe entre le caisson et l'un des piliers qui supporte le pont, long de 10 080 pieds.



LA BONNE CUISINE

de Perspectives

PAR MARGO OLIVER

SUR DEMANDE

EH OUI, vous avez déjà vu ces photos et nous avons déjà publié ces recettes. Si nous nous permettons de vous les resservir, c'est à la demande de beaucoup d'entre vous.

Car les recettes préférées semblent avoir un défaut commun: elles se perdent. Parce qu'on les aime beaucoup, peut-être, on les prête à quelque ami qui oublie de les rendre ou on les range précieusement dans un livre qu'on ne retrouve plus ensuite.

Les voici donc une deuxième et dernière fois. Elles sont meilleures que jamais.

A droite, le gâteau au caramel ou trois étages de calories. C'est un dessert que vous aurez plaisir à servir au cours d'une fête enfantine.

Ci-dessous, le rôti de porc en cocotte, tendre et bien doré. L'addition de graines de carvi et de jus de citron lui donne beaucoup de saveur.





Photos Perspectives



RÔTI DE PORC EN COCOTTE

- De 4 à 5 livres de soc de porc
- 2 cuil. à thé de sel
- ¼ de cuil. à thé de poivre
- 1 cuil. à thé de graines de carvi
- ¼ de tasse de jus de citron
- ¼ de tasse d'eau
- Eau
- ¼ de tasse d'eau
- 2 cuil. à table de fécule de maïs

Faire dorer le morceau de porc de tous les côtés dans une grande casserole épaisse ou dans une rôtissoire. Le saupoudrer du sel, du poivre et des graines de carvi. Baisser le feu.

Ajouter le jus de citron et ¼ de tasse d'eau, couvrir hermétiquement et laisser mijoter pendant environ 2 heures ou jusqu'à ce que la viande soit tendre. Retirer la viande de la casserole et la mettre dans un plat de service chaud.

Mesurer le jus de cuisson et y ajouter suffisamment d'eau pour avoir 2 tasses de liquide. Chauffer, en brassant constamment pour détacher de la casserole les particules rôties qui y adhèrent. Mesurer ¼ de tasse d'eau et ajouter la fécule de maïs; brasser jusqu'à ce que ce soit bien lisse. Ajouter à la sauce chaude, petit à petit et en brassant constamment. Faire chauffer, en brassant, jusqu'à épaississement.

Servir la viande en tranches nappées de sauce.

GÂTEAU AU CAMEL

- 1 tasse de beurre ramolli
- 2 tasses de cassonade, bien tassée
- 4 jaunes d'oeufs
- 2 2/3 tasses de farine à gâteaux, tamisée
- 3 cuil. à thé de poudre à lever
- 1 cuil. à thé de sel
- 1 tasse de lait
- 1 1/2 cuil. à thé de vanille
- 4 blancs d'oeufs
- Garniture au caramel (notre recette)
- 2 bananes moyennes
- Glace bouillie (notre recette)
- Glace coulante au caramel (notre recette)

Chauffer le four à 350°. Graisser généreusement et enfariner 3 moules à gâteaux ronds, de 8 ou 9 pouces de diamètre et d'au moins 1 1/2 pouce de profondeur.

Travailler le beurre jusqu'à ce qu'il soit léger et mousseux. Ajouter la cassonade, petit à petit, en battant bien chaque fois. Continuer à battre jusqu'à ce que ce soit mousseux.

Ajouter les jaunes d'oeufs, un à la fois, en battant bien après chaque addition.

Tamiser ensemble la farine, la poudre à lever et le sel. Mêler le lait et la vanille. Ajouter les ingrédients secs au mélange en crème, en alternant avec le lait et en mêlant après chaque addition; commencer et terminer les additions, toutefois, avec les ingrédients secs.

Battre les blancs d'oeufs jusqu'à ce qu'ils soient fermes sans être secs et les incorporer au mélange. Verser dans les moules.

Cuire au four pendant une période de 25 à 30 minutes ou jusqu'à ce qu'une légère pression du doigt à la surface ne laisse aucune empreinte. Laisser refroidir dans les moules pendant environ 5 minutes. Retourner sur des clayettes et laisser refroidir.

Superposer les gâteaux en recouvrant les 2 premiers de tranches de bananes et d'une couche généreuse de garniture au caramel (notre recette).

Recouvrir tout le gâteau de glace bouillie (notre recette) et décorer, en couronne de la glace au caramel en laissant celle-ci couler sur les côtés du gâteau.

Garniture au caramel

- 1 tasse de cassonade, bien tassée
- 3 cuil. à table de farine
- Une pincée de sel
- 1 tasse de lait
- 2 jaunes d'oeufs légèrement battus
- 2 cuil. à table de beurre
- 1 cuil. à thé de vanille
- 1/2 tasse de noix hachées

Bien mêler, dans une casserole, la cassonade, la farine et le sel. Ajouter le lait, petit à petit et en brassant jusqu'à ce que ce soit lisse. Chauffer jusqu'à ébullition, à feu moyen et en brassant constamment. Laisser bouillir pendant 1 minute.

Verser au moins la moitié du mélange chaud dans les jaunes d'oeufs, petit à petit. Remettre le tout dans la casserole et chauffer jusqu'à ébullition, en brassant constamment. Laisser bouillir pendant 1 minute. Retirer du feu. Ajouter le beurre, la vanille et les noix et laisser refroidir. Utiliser pour garnir le gâteau au caramel, comme nous l'indiquons.

Glace bouillie

- 1/2 tasse de sucre
- 2 cuil. à table d'eau
- 1/4 de tasse de sirop de maïs
- 2 blancs d'oeufs
- 1 cuil. à thé de vanille

Mêler le sucre, l'eau et le sirop de maïs dans une petite casserole. Faire bouillir vivement, sans brasser, jusqu'à 242°. Le sirop forme des fils de 6 à 8 pouces au bout des dents d'une fourchette.

Battre les blancs d'oeufs en neige ferme. Verser le sirop dans les blancs d'oeufs, en filet et en battant constamment. Continuer à battre jusqu'à ce que la glace soit ferme et forme des pics. Incorporer la vanille.

Glace coulante au caramel

- 1/4 de tasse de cassonade, bien tassée
- 3 cuil. à table de beurre
- 2 cuil. à table d'eau

Mêler tous les ingrédients dans une pe-

tite casserole. Faire bouillir vivement pendant 1 1/2 minute, sans brasser. Laisser refroidir un peu.

COQUILLES SAINT-JACQUES AU GRATIN

- 1 livre de pétoncles
- 2/3 de tasse de vin blanc sec
- 1/3 de tasse d'eau
- 2 brindilles de persil
- 1 petit oignon, coupé en deux
- 3 cuil. à table de beurre
- 1 tasse de champignons frais, tranchés
- 1 cuil. à table de farine
- 1/2 cuil. à thé de sel
- 1/8 de cuil. à thé de poivre
- 2 cuil. à table de jus de citron
- 1 boîte de 10 onces de soupe aux crevettes congelée, réchauffée
- 1 jaune d'oeuf
- 1/3 de tasse de crème épaisse
- 1/4 de tasse de beurre
- 1 tasse de cubes de pain de 1/8 de pouce
- 1/2 tasse de parmesan râpé
- Paprika

Rincer les pétoncles. Chauffer le vin et l'eau, auxquels on aura ajouté le persil et l'oignon, jusqu'au point d'ébullition. Ajouter les pétoncles et faire mijoter pendant 5 minutes. Egoutter; conserver l'eau de cuisson mais jeter le persil et l'oignon. Couper les pétoncles en deux s'ils sont gros.

Chauffer 3 cuil. à table de beurre, dans une casserole, et y ajouter les champignons. Faire cuire à feu doux pendant 3 minutes. Saupoudrer de la farine, de 1/2 cuil. à thé de sel, de 1/8 de cuil. à thé de poivre et laisser bouillonner un peu. Retirer du feu et ajouter le jus de citron et 1/2 tasse du liquide de cuisson des pétoncles, d'un seul coup. Continuer la cuisson à feu doux et en brassant jusqu'à ce que le mélange bouille de nouveau et soit bien lisse.

Ajouter la soupe aux crevettes, non diluée, et bien mêler.

Battre ensemble, à la fourchette, le jaune d'oeuf et la crème. Ajouter à la soupe, en brassant. Ajouter les pétoncles et bien chauffer.

Faire fondre 1/4 de tasse de beurre dans une poêle épaisse. Ajouter les cubes de pain et les bien faire dorer, en brassant. Retirer du feu, ajouter le parmesan et mêler délicatement.

Empiler les pétoncles dans 6 coquilles creuses ou dans 6 plats à cuire individuels. Parsemer des cubes de pain au fromage et saupoudrer de paprika.

Mettre sous le grilloir, à mi-hauteur du four, et faire griller pendant 5 minutes ou jusqu'à ce que ce soit bien chaud et doré (attention de ne pas laisser brûler le dessus du plat). Servir immédiatement. (6 portions) ◀

Don Marshall

Rangers de New York

A LA FIN de la saison dernière, Donald Marshall, avec une fiche de 26 buts, portait son total à 171 dans les parties régulières de la ligue Nationale (plus de 195 passes). Avec un peu de chance, il devrait atteindre la marque de 200 cette saison.

Voilà un palmarès impressionnant chez un joueur qui a passé une bonne partie de son temps sur la glace à tuer le temps au cours de pénalisations infligées à son équipe.

Agé de 34 ans, Marshall est un joueur habile et fin, agréable à voir évoluer et d'une réputation sans tache (97 minutes de pénalisation en 793 parties). Centre naturel, il joue avec une égale maîtrise à l'aile gauche ou droite. La saison dernière, les Rangers ont reconnu son grand talent en le nommant adjoint au pilote Emile Francis.

Natif de Verdun, Marshall a débuté dans le hockey avec les Mohawks de Cincinnati, dans les rangs amateurs. En 1953-54, on le désigna comme la meilleure recrue de l'année dans la ligue Américaine avec les Bisons de Buffalo (39 buts, 55 passes). Après avoir commencé la saison suivante avec le Royal de la ligue du Québec, il faisait le saut chez les Canadiens. Au cours des huit saisons suivantes, il but cinq fois le champagne dans la coupe Stanley.

En juin 1963, en compagnie de Goyette et de Jacques Plante, il prenait le chemin de New York à la suite d'un échange qui amenait à Montréal Dave Balon, Léon Rochefort, Len Ronson et Lorne Worsley. A sa deuxième saison avec les Rangers (1964-65), au cours de laquelle il compta 20 buts, il fut choisi le joueur le plus utile à son équipe.

Don Marshall, qui demeure à Montréal où il est copropriétaire d'un établissement de commerce, est marié et père de quatre enfants: trois filles et un garçon.

Andy O'Brien

Cinquième d'une série de photos des joueurs de la ligue Nationale



Photo Frank Prazak

nicole



Les plus de 40 ans

Voulez-vous une recette pour fabriquer un bon cas de misère bien de chez nous?

Prenez un monsieur de 60 ans et sa femme de 55 ans. Ils ont commencé de marier leurs enfants: un ou deux vont encore à l'école. Ils vivent simplement et profitent enfin de la vie. Faites mourir le monsieur subitement. Que vous reste-t-il? Une dame âgée sans emploi. Et ça, c'est la misère. Pourtant, elle n'a que 55 ans.

En quelques mois, elle aura généralement dépensé les économies du ménage. Les enfants mariés ont du mal à joindre les deux bouts; ils ne peuvent pas grand-chose pour elle. Elle se met à chercher du travail. On lui demande d'attendre, on lui écrira... Elle attendra longtemps, puisqu'elle a 55 ans et qu'il n'y a jamais d'ouvrage pour les femmes de cet âge.

Elles sont des centaines comme cela. Ces femmes se sont trouvées seules un jour. Elles n'ont presque jamais travaillé. Elles ont un certificat Lettres et Sciences ou pas de certificat du tout. Déprimées, énervées, hésitantes, manquant de confiance en elles — et conditionnant de ce fait l'attitude de l'employeur éventuel —, on leur répond toujours: "Une autre fois... Pas de place... Trop âgée..." Que leur reste-t-il à faire? Se forger une assurance qu'elles sont bien loin de posséder, frauder sur l'âge, ou crever de faim?

Pourtant, ces femmes ne sont pas usées, elles peuvent travailler, elles veulent éviter l'asile des vieux. Quel cauchemar!

Mais le cas des femmes qui se retrouvent seules et sans argent à l'âge de 55 ans n'intéresse pas la Province. Ne l'intéresse pas davantage le cas de celles qui, la quarantaine venue, souhaitent retourner au travail afin de n'être pas condamnées à végéter ou à garder leurs petits-enfants.

C'est ce dont j'ai voulu m'entretenir avec Monique Bégin, sociolo-

gue. Elle a fait partie, avec six autres femmes, d'un sous-comité d'enquête sur le travail féminin organisé l'an dernier par la Commission des écoles catholiques de Montréal dans le cadre de son service d'Education des adultes.

—Dans les pays d'Europe, dit-elle, les femmes représentent un tiers ou un quart de la main-d'œuvre nationale. Aux Etats-Unis, un tiers des femmes travaillent. Au Canada, la proportion approche également du tiers. Elle est très précisément de 28,3 p.c., soit 1 900 000 femmes dont plus de la moitié sont des femmes mariées.

—La même proportion de la main-d'œuvre féminine prévaut au Québec, ce qui donne 570 000 femmes travaillant régulièrement. On estime que le Grand Montréal — population en 1961: 2 109 509 habitants — compte environ 210 000 femmes travaillant à plein temps. Au moins le tiers d'entre elles seraient mariées, soit 70 000. La majorité a de 45 à 54 ans."

Aujourd'hui, la multiplication des appareils ménagers a simplifié le travail de la ménagère, qui n'a plus à consacrer une journée entière aux tâches domestiques. Mais le "travail écrasant au foyer" est un mythe qui a la vie dure.

Le travail après 40 ans, observent tous les spécialistes, c'est la meilleure solution qui ait été donnée aux femmes pour vivre harmonieusement sans nier leur féminité. Monique Bégin affirme même que de nombreux secteurs du travail ont besoin de main-d'œuvre et que ces occupations pourraient être remplies efficacement par des femmes ayant dépassé la quarantaine.

—La demande se fait particulièrement sentir dans les métiers de bureau, dit-elle, car la province consomme 60 000 secrétaires par année. Pour être secrétaire, faut-il être jeune et jolie? Non, car de plus en plus chez les employeurs la tendance favorise les secrétaires âgées, plus stables au travail, plus dévouées et par conséquent plus

efficaces. Bien sûr de grosses compagnies prétextent encore que les taux des primes d'assurances augmentent à l'embauche de gens de plus de 50 ans, mais c'est un faux problème.

—On demande aussi des femmes comme vendeuses, serveuses de restaurants, coiffeuses, et pour travailler en usine. Mais l'industrie de la couture par exemple est très automatisée et, du point de vue de la sociologie, il ne sera pas toujours recommandé d'y diriger des femmes. Une demande réelle, plus limitée cependant, existe en service social, en nursing, dans l'enseignement — particulièrement chez les jardinières d'enfants."

Entrées sur le marché du travail "comme des hommes dont le hasard aurait fait des femmes", les femmes l'abandonnent quelques années plus tard pour élever des enfants — ça ne prend jamais plus de 20 ans —, mais voudraient souvent y retourner dans l'âge mûr. Quels moyens de formation et de réadaptation met-on à leur disposition? Que leur propose-t-on?

—C'est simple, me dit Monique Bégin. Le Y.W.C.A. a mis sur pied un service qui conseille plus qu'il réentraîne: il n'a pas d'équivalent français. Le ministère de l'Education a organisé cinq écoles de formation pour auxiliaires sociales: c'est un métier féminin intéressant, qui n'exige aucun diplôme mais dont l'apprentissage dure deux ans. Par ailleurs, il n'existe aucune possibilité de recyclage pour les employées de bureau, comme pour les infirmières. On fait bien vite le tour des services offerts aux femmes qui souhaitent retourner au travail.

—Et pourtant, les femmes mariées québécoises qui prennent ou reprennent un emploi sont en butte à de nombreux problèmes: manque de formation générale et professionnelle, d'information, et de réadaptation psycho-sociale; elles éprouvent le besoin d'une période de révision ou de perfectionnement; elles doivent réorganiser leur vie

domestique; enfin la discrimination dans l'embauche à cause de leur âge se fait souvent sentir. A ce propos, des enquêtes faites aux Etats-Unis assurent que la période maximale de rendement de la femme se place de 45 à 55 ans. Il faudrait que les femmes qui veulent travailler trouvent des organismes capables de les renseigner et de canaliser leurs possibilités.

—A notre comité du travail féminin, nous avons jeté les bases d'un projet pilote d'un an constitué de cours accélérés donnés à mi-temps et à plein temps pour réadapter les femmes aux tâches du bureau. On compte former ainsi de 280 à 420 femmes. On projette également des cours de formation accélérée pour les mères de famille qui veulent devenir jardinières d'enfants, et des cours de culture générale et d'information technique par la télévision pour celles qui désirent préparer à long terme leur rentrée sur le marché du travail.

—L'affaire en est là. Des institutions de ce genre existent à Vancouver, Toronto, Ottawa. Aux Etats-Unis, une université, celle du Minnesota, offre aux femmes toute l'aide imaginable. Au Québec, on ne semble pas se rendre compte de l'ampleur du problème."

La longévité chez les femmes, une fois les enfants élevés, est de 23 ans; cela ne vaut-il donc pas la peine d'investir une ou deux années dans des études? Ce n'est pas plus extraordinaire d'amorcer un apprentissage ou une réadaptation professionnelle qui servira pendant vingt ans, que d'apprendre un métier à 18 ans avec la ferme intention de le lâcher cinq ans plus tard. Bien des femmes commencent d'ailleurs à le comprendre.

Monique Bégin dit:

—Ces femmes n'ont pas les moyens d'attendre la création de services d'aide. Il leur faut travailler vaille que vaille. Elles travaillent — vaille que vaille aussi...

Nicole Charest

Corinne a le "CAFARD"

DOULEURS MENSTRUELLES

Chaque mois, Corinne avait le "cafard" par suite de maux menstruels fonctionnels. Maintenant, elle prend simplement MIDOL et connaît un confort parfait, car les comprimés MIDOL contiennent:

- Des ingrédients à action rapide qui SOULAGENT LES CRAMPES ET CALMENT LES MAUX DE TÊTE ET DE DOS.
- Plus un médicament spécial qui CHASSE LE "CAFARD":

GRATIS! "Ce que les femmes veulent savoir" — une brochure illustrée, franche et révélatrice, expliquant ce qu'est la menstruation, avec l'offre spéciale de présentation d'un paquet régulier de MIDOL à 29¢ pour seulement 10¢. Cette offre est valable seulement au Canada. Envoyez 10¢ à: C.P. 3000, Dépt. P177, Aurora, Ontario. (Envoyé sous emballage anonyme).

Corinne est GAIE
GRÂCE À
MIDOL

ÉCONOMISEZ DE L'ARGENT! Procurez-vous le nouveau flacon de 30 comprimés



guy fournier

Dialogue d'amour



MA FEMME, comme plusieurs autres, avait l'habitude de trop parler, défaut insupportable, surtout pour un homme qui n'a pas lui non plus la langue dans sa poche. Si j'avais l'audace de lui dire qu'à parler ainsi elle me faisait penser à sa mère, elle ripostait en boudant en silence — ce qui était une nette amélioration —, puis se remettait à parler d'abondance quelques minutes après.

La maison était devenu un enfer.

Je n'arrivais pas à placer un mot, encore moins à avoir le dernier. Quand ma femme ne parlait pas, elle fredonnait — Félix Leclerc venait de remporter le Grand Prix du disque avec ses souliers! — ou elle sifflait pour accompagner les interprètes qui s'exécutaient à la radio ou à la télévision. C'était la stéréophonie cinq ans avant son apparition dans le commerce!

Il fallait faire quelque chose pour mettre fin à cette intolérable situation. Je pris la décision... de me taire.

Avec les années, toutefois, ce que j'avais pris pour un flot intarissable diminua graduellement pour tomber à rien du tout. Je crus d'abord m'être habitué au babillage de ma femme comme on finit par ne plus entendre la sonnerie du réveille-matin, mais force me fut de constater qu'elle parlait de moins en moins.

Et ses silences se firent de plus en plus longs...

La maison était devenue un enfer.

Il fallait faire quelque chose pour mettre fin à cette intolérable situation. Je pris donc la résolution, au jour de l'an, de renouer le dialogue, comme on dit en langage oecuménique. Je m'intéresserais aux travaux de ma femme, dans l'espoir qu'elle ferait de même. Puisque l'amour est fait de tous ces petits détails... Au lieu de rentrer à la maison sans ouvrir la bouche, d'enfiler ma robe de chambre et d'aller m'asseoir au salon avec le journal, je l'embrasserais — dans le cou si possible —, je m'appuierais contre le comptoir de la cuisine et là, pendant qu'elle pèlerait les pommes de terre, je lui demanderais des nouvelles de sa santé, des enfants et même de sa mère.

Les premiers jours de l'année ne furent pas très propices à la mise en vigueur de ma résolution. Valait mieux attendre le retour à la vie

normale, la fin des réunions de famille et des soirées, d'où je reviens toujours la langue trop pâteuse pour aborder les sujets difficiles.

Après avoir si souvent chanté à ma femme qu'elle parlait trop, comment expliquer que j'aimerais bien l'entendre me raconter sa journée? Elle me tomberait sans doute dessus à bras raccourcis, rappelant toutes les fois que je lui avais cherché noise alors qu'elle essayait de m'entretenir de sa besogne. J'aurais, dans le temps, mieux supporté ses récits si elle n'avait peint d'aussi sombres tableaux de son travail de ménagère. A l'entendre, elle ne faisait rien d'intéressant. Comme s'il était possible de passer des semaines entières au foyer sans que rien d'imprévu ne survienne. Au bureau, c'est connu, la routine est abrutissante, mais au foyer, ce n'est pas la même chose. Tous les poètes ont chantés les charmes du foyer et je me souviens qu'à l'école, la première composition française de l'année scolaire était toujours consacrée à la maison paternelle.

Mais à quoi bon ressasser les erreurs du passé? Puisque ma résolution était prise...

Vendredi, jour des Rois, je pus quitter le bureau plus tôt que de coutume.

Chemin faisant, je ne pus m'empêcher de songer à la surprise de ma femme lorsque je la supplierais — après l'avoir embrassée dans le cou évidemment — de revenir à ses bonnes habitudes de parler de tout et de rien, l'assurant que je prêterais dorénavant une oreille attentive à ses propos. Je pourrais même lui offrir de l'amener manger au restaurant avec les enfants. Ah! non, vaut mieux rester à la maison. Nous aurions sûrement des tas de choses à nous dire.

J'entrai sur la pointe des pieds par la porte de la cuisine. Tel que prévu, elle pelait les pommes de terre au-dessus de l'évier. J'avancai à pas feutrés et je l'embrassai dans le cou.

— Mais enlève donc tes couvre-chaussures, me lança-t-elle à tue-tête. Tu ne vois pas que je viens de cirer le plancher...

J'enlevai mes couvre-chaussures et m'en fus au salon avec un journal.

Puisque l'amour est fait de tous ces petits détails...

DEEP HEAT aide à calmer les douleurs arthritiques

En quelques minutes, Deep Heat procure un soulagement des douleurs arthritiques, rhumatismales ou musculaires — Deep Heat Rub pénètre littéralement dans la peau, c'est pourquoi il est si efficace. C'est un analgésique à action rapide qui procure un soulagement bienfaisant aux endroits les plus douloureux. Vous sentez une chaleur bienfaisante qui apaise la douleur. Non gras. Ne tache pas. Économique.

Mentholatum DEEP HEATING Rub

Beaucoup ignorent la cause de leur mal de dos

il est peut-être simplement dû à des reins paresseux

Quel dommage d'avoir à endurer cette forme commune de mal de dos simplement parce qu'on n'en connaît ni la cause ni le remède! Si les reins deviennent paresseux, il peut s'ensuivre une irritation des voies urinaires et des maux de la vessie, d'où peut-être un mal de dos lancinant. C'est alors que les Pilules Dodd's pour les Reins peuvent aider à procurer du soulagement. Les Dodd's stimulent les reins et aident à soulager l'état d'irritation qui cause le mal de dos. Prenez des Dodd's — vous vous sentirez mieux et vous dormirez mieux. Depuis 70 ans, des millions de gens en prennent avec succès. Nouveau gros format économique.

Les Marques Connues facilitent

les bons achats!

Pour vous assurer qualité et satisfaction, exigez les marques connues. Familiarisez-vous avec celles qui sont annoncées dans cette revue.

Pour acheter en toute confiance et en avoir plus pour votre argent n'achetez que les marques connues!



CIGARETTES

"EXPORT"

BOUT UNI ou FILTRE

RÉGULIÈRES ET "KING"

SCIATIQUE

Ressentez-vous des élancements douloureux dans les cuisses, de la hanche à la cheville? Vous est-il pénible de vous mouvoir? Si vous cherchez un soulagement à ces douleurs épuisantes ou aux élancements de sciaticque essayez les T-R-C de TEMPLETON dès aujourd'hui. Seulement .85c et \$1.65 partout où l'on trouve des produits pharmaceutiques.

T65-4F

SPECIAL³



206 TIMBRES DIFFÉRENTS 25¢

incluant magnifique série florale de la Hongrie et animaux de la Somalie française. En plus, liste de paquets et odontomètre gratuits. Cette magnifique collection vous est offerte afin de vous faire connaître nos approbations.

CENTRE PHILATÉLIQUE DE QUÉBEC INC. Place Jacques Cartier, C.P. 4400, Québec 2.

coups d'oeil

Le crime le poursuit

Quand, après 44 ans de service, Clifford Harvison a pris sa retraite de la Gendarmerie royale, il y a trois ans, il n'avait plus, disait-il à ses amis, qu'une ambition: planter ses choux, ce qui signifie s'adonner à ses passe-temps favoris, la menuiserie et la photographie.

Mais un policier n'abandonne pas aussi facilement ses habitudes criminelles — si on nous passe l'audacieuse image.

Inutile de dire que depuis trois ans il n'a pas planté un seul clou — ni un chou — et qu'il n'a pris aucun instantané. Par contre il n'a pas cessé de manger du policier... Cela a commencé par la suggestion d'un éditeur d'écrire ses mémoires (desquels sont tirés les extraits que nous publions, page 6). Puis le Service de l'aide à l'étranger, à Ottawa, l'a convaincu de se rendre à Trinidad et à Tobago pour conseiller les autorités locales sur l'organisation policière. De retour au pays, à peine avait-il le marteau à la main pour planter son premier clou qu'on le réexpédiait aux Antilles.

Et la prochaine mission?

Clifford Harvison, qui n'a jamais tant travaillé que depuis qu'il est à la retraite, n'en sait encore rien.

La réputation de Harvison a depuis longtemps dépassé nos frontières. Un jour qu'il était allé donner une conférence à Hambourg, en Allemagne, il reçut un appel téléphonique d'un ancien espion qui, au cours de la dernière guerre mondiale, était devenu agent double. Ayant appris que Harvison était en ville, il voulut s'excuser de tous les ennuis qu'il lui avait causés.

— Des ennuis? lui répliqua le policier, mais au contraire, cher ami, ce fut un vrai plaisir!



L'ex-commissaire Harvison.

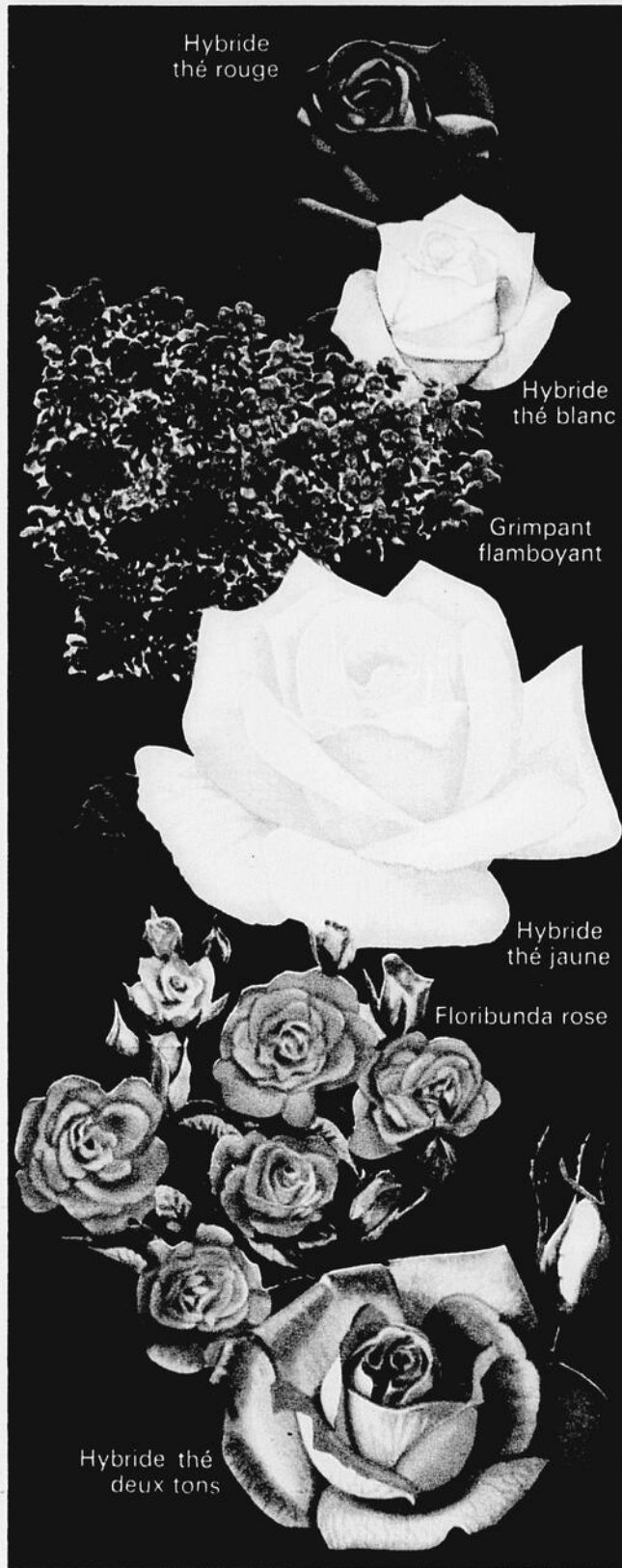
et perspectives

La semaine prochaine, Jacques Coulon nous parlera des graves problèmes économiques que doivent affronter les habitants de l'Abitibi et du nord de l'Ontario, qui commencent d'ailleurs de s'agiter et de réclamer, pour leurs régions déprimées, la création d'une onzième province canadienne. De plus, visite à quelques discothèques de Montréal, l'art de faire et de boire le vin en famille chez les Italiens du Canada, et une nécessité de demain: l'automobile électrique.

LA RÉDACTION

Rosiers

Seulement 60¢ chacun avec deux dessus de boîtes Kellogg



Seulement 60¢ chacun

(plus la taxe de vente provinciale)

avec deux dessus de boîtes de



• Tous ces rosiers, y compris le grimpant flamboyant, fleuriront la même année s'ils sont plantés au printemps et donneront des fleurs durant tout l'été et en automne.

• Ce sont de vigoureux rosiers de 2 ans, cultivés en pépinière par McConnell Nursery Co., Ltd.

• Taillés à la pépinière pour donner plus de tiges principales, ils sont protégés par une couche de cire.

• Veuillez envoyer vos commandes à: Offre de rosiers Kellogg, Aylmer (Ontario).

GARANTIE:

Nous garantissons que ces rosiers arriveront en parfait état, sinon votre argent vous sera remboursé. Ils sont emballés sous polyéthylène et prêts à être plantés. Instructions complètes incluses.

OFFRE SPÉCIALE DU CENTENAIRE

Plantez l'arbre du Centenaire de la Confédération

POMMIER D'ORNEMENT ALMEY



- Écarlate vif, fleurit au printemps.
- Petit fruit écarlate en été.
- Plante vivace dans n'importe quel sol.
- Arbre de 3 ou 4 pieds, \$2.00 seulement, plus la taxe de vente provinciale—voir l'offre spéciale sur la boîte de Bran Flakes de Kellogg.

©1967 Kellogg Company of Canada Limited

VEUILLEZ UTILISER CE BON DE COMMANDE:

Poster à:

Offre de rosiers Kellogg, Aylmer (Ontario)

Veillez m'envoyer les rosiers que j'ai indiqués. (Précisez la quantité de chaque variété). Ci-inclus 60¢ (plus la taxe de vente provinciale) et deux dessus de boîtes, pour chaque rosier demandé. (Les mandats-postes sont le paiement le plus sûr; ne pas envoyer de timbres.)

(Veillez écrire lisiblement)

NOM _____

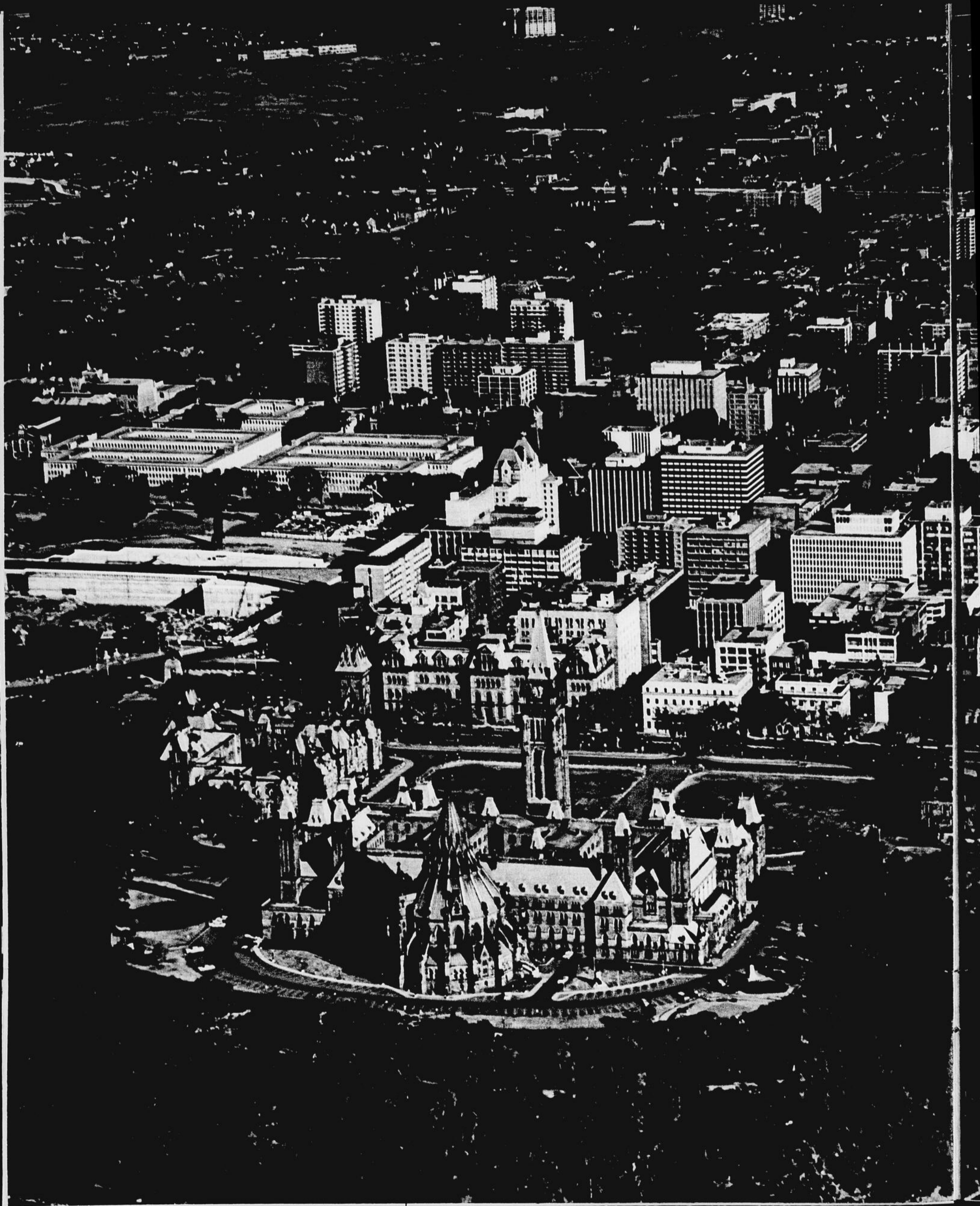
RUE _____

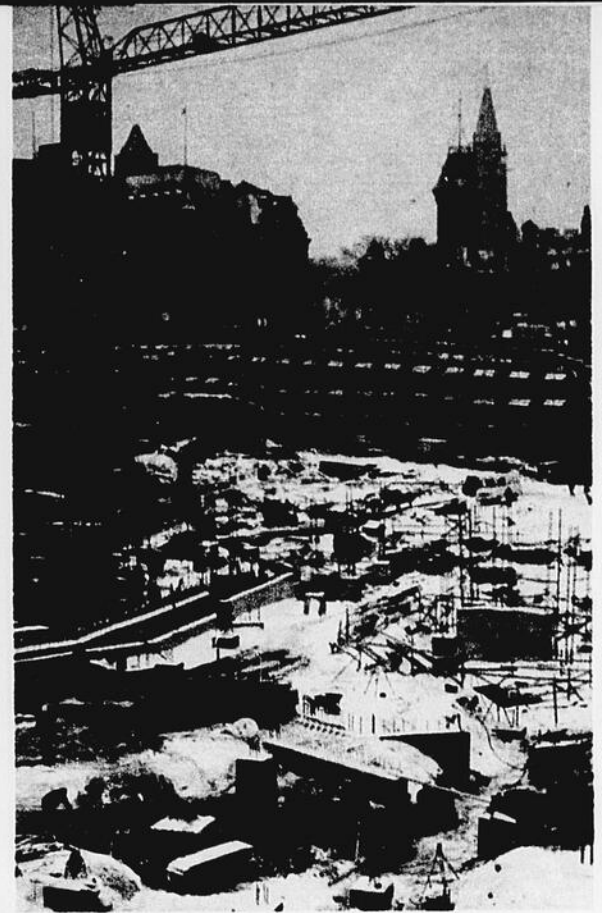
VILLE _____ PROVINCE _____

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Grimpant flamboyant | <input type="checkbox"/> Hybride blanc |
| <input type="checkbox"/> Hybride deux tons | <input type="checkbox"/> Hybride jaune |
| <input type="checkbox"/> Hybride rouge | <input type="checkbox"/> Floribunda rose |

NB: Les rosiers seront postés, port payé, pour arriver au temps de la plantation dans votre région. AUCUNE COMMANDE NE SERA ACCEPTÉE APRÈS LE 10 MAI 1967. NOUS NOUS RÉSERVONS LE DROIT DE SUBSTITUER LES COULEURS, LE CAS ÉCHÉANT.

Commandez tôt pour éviter d'être déçu. Cette offre est limitée aux résidents du Canada. Faire le mandat-poste à l'ordre de Kellogg.





Le Queensway, à gauche, facilite les communications pour les 500 000 habitants de la région d'Ottawa, dont 51 000 fonctionnaires. A droite, le vaste chantier de construction du Centre national des Arts.

Les édifices du Parlement demeurent le coeur de la ville, mais autour se greffent de nouveaux immeubles.

OTTAWA SE DONNE UN NOUVEAU VISAGE

L'EXPANSION ÉCONOMIQUE et démographique du Canada a fait grossir les villes d'une façon spectaculaire. En quelques années seulement, Montréal et Toronto, pour ne citer que les principales, atteignent des proportions imposantes. Et voilà qu'Ottawa, la capitale, la ville qu'on disait terne et monotone, et, avouons-le, provinciale, entre à son tour dans le mouvement, se met à bouger, à se transformer.

Naguère concentrée presque exclusivement autour des édifices du Parlement, Ottawa maintenant s'écartèle, rayonne en plusieurs centres d'intérêt.

A l'occasion du centenaire de la Confédération, la capitale fédérale s'enrichira d'un centre artistique de \$35 000 000 qui apportera encore plus d'animation. D'autre part, à proximité de la colline parlementaire, un vaste ensemble comprenant deux gratte-ciel et un hôtel est actuellement en construction et donnera une nouvelle dimension à la ville.

Affublée du nom de "Place de Ville", cet ensemble pourrait être, comme ce fut le cas de la Place Ville-Marie à Montréal, l'amorce d'un vaste réaménagement du centre d'Ottawa.

Notons également que, pour la première fois cette année depuis 1939, la finale de la coupe Grey sera disputée à Ottawa à l'intérieur du nouveau centre municipal de \$8 000 000 dont l'aménagement se poursuit au parc Lansdowne. Le nouveau stade

pourra contenir 32 000 spectateurs et le centre proprement dit comprendra une patinoire couverte de 10 000 places et une vaste salle de congrès.

La Commission de la capitale nationale n'est pas, de son côté, demeurée inactive. Cet organisme gouvernemental, qui s'occupe de l'embellissement d'Ottawa et de la région environnante, a fait du parc Gatineau, au nord de la ville, un superbe lieu de détente à quelques minutes d'automobile de la capitale. C'est aussi la Commission qui fait construire une autoroute, l'Ottawa River Parkway, et songe sérieusement à réaménager Confederation Square, situé en face du Château-Laurier. Le Queensway, qui traverse la ville de part en part, a contribué à rapprocher les différents quartiers et à faire se développer la périphérie. C'est ainsi qu'un entrepreneur a décidé de construire une nouvelle ville carrément à l'ouest de la capitale. Cette agglomération, à laquelle il a donné le nom de Kanata, comptera 50 000 habitants et comprendra un théâtre, une bibliothèque, une galerie d'art et un conservatoire. A proximité s'élèveront un hôtel et une salle de congrès. La nouvelle localité sera dotée de services publics autonomes, ainsi que de quatre centres commerciaux et d'un marché agricole.

Ottawa fait peau neuve et prend chaque jour davantage l'aspect qui doit être le sien, celui de la capitale d'un grand pays. ◀



Photos Beverley Rockett

Avant-goût d'été

LE MONOKINI aura beaucoup fait parler de lui, même s'il a connu une bien courte carrière. Fort peu de femmes, en définitive, ont eu l'audace de le porter mais son influence a été quand même marquante. Il a provoqué, chez plus d'un grand modéliste, une tendance à dénuder toujours plus la femme. Les maillots de bain, surtout, sont devenus de plus en plus petits et se sont même ornés d'à-jours. L'on s'attendait presque, cette année, à voir les baigneuses en costumes d'Eve.

Et ne voilà-t-il pas que la mode, déjouant les prédictions, se riant des espérances des uns et de l'indignation toute prête des autres, amorce un mouvement de retour: les encolures remontent, les manteaux de plage redeviennent des accessoires indispensables et certains maillots vont jusqu'à afficher de petites manches. Les bikinis sont toujours là mais ne sortiront plus guère sans les blousons et les couvre-tout qui les complètent. Le pantalon droit et la jupe longue sont de la fête; on les porte également sur le patio.



A gauche, en haut, ensemble de Jantzen destiné surtout à celles qui ont subi une intervention chirurgicale à la poitrine. La tunique recouvre un soutien-gorge assorti.

A gauche, en bas, un modèle typique des collections de la prochaine saison, signé Beatrice Pines. Coupé dans un tricot d'Antron.



Ci-contre, encolure-licou et emmanchures américaines: deux maillots nouvelle vague de Beatrice Pines (à gauche), et de Catalina. Tricot de satin et fin lamé d'or.

Ci-dessous, de la modéliste Elisabeth Stewart pour la maison Harold Botnik, jeu d'interchangeables réalisé dans un souple jersey d'Antron. ◀



LE CLUB DU DISQUE CAPITOL vous présente son NOUVEAU PLAN D'ACHATS DE DISQUES

A titre de membre à l'essai, vous recevez 7 disques pour seulement votre coût moyen par disque. Après avoir rempli votre engagement d'une année, vous pouvez choisir votre gamme au choix—plus de 100 disques chaque mois. Privilège de crédit. Pas de frais d'inscription. Indiquez simplement les disques que vous voulez.

 23-61	 24-42	 24-71	 24-33	 24-43	 905-10	 24-35
 906-70	 670-81*	 900-70	 16-59	 22-69**	 905-34	 21-61*

Ce nouveau plan de "membre pour une période d'essai" vous permet de choisir immédiatement 7 disques pour seulement \$1.87, puis d'acheter les microsillons en vedette, quand vous le voulez au cours des prochains mois. Vous pourrez obtenir ainsi les grands succès de l'heure sur étiquettes célèbres pour \$2.23 chacun, plus les frais d'envoi. Puis, si vous restez membre, vous pourrez vous procurer par la suite des disques pour \$2.10 chacun, plus les frais d'envoi. Voici comment fonctionne ce plan:

Profitez MAINTENANT de ce plan économique

Choisissez 7 disques stéréo ou mono pour seulement \$1.87

si vous vous engagez à en acheter 7 autres, au prix normal du Club, choisis parmi les 100 disques offerts chaque mois, au cours de l'année prochaine.

A titre de membre à l'essai, vous recevez 7 disques pour seulement \$1.87, si vous vous engagez à en acheter 7 autres au cours de la prochaine année. Vous aurez alors 14 microsillons pour un peu plus que le prix de 7. En d'autres mots, les disques de \$4.20, par exemple, vous reviennent en moyenne à seulement \$2.23, plus les frais d'envoi. De plus, maintenant, le Club vous offre un nouveau plan-boni, qui réduit encore davantage votre coût moyen par disque. Après avoir rempli votre engagement d'essai, vous recevez un certificat-boni avec chaque achat de disque. Quand vous en avez six, vous les échangez contre six autres disques gratuits. Les disques de \$4.20 vous reviennent donc en moyenne à seulement \$2.10 plus les frais d'envoi. De nombreux autres avantages! Une nouvelle Revue du Club avec photos et articles sur les grandes étoiles et leurs derniers enregistrements. Une vaste gamme au choix—plus de 100 disques chaque mois. Privilège de crédit. Pas de frais d'inscription. Pas de concours d'entrée. Indiquez simplement les disques désirés sur le coupon ci-bas, détachez-le et postez-le dans une enveloppe.

 7-56	 20-31*	 25-53	 900-77*	 61-55*	 904-22	 25-48	 906-58	 362-16	 25-49	 22-12*
 900-27	 900-96	 904-11	 357-40	 905-97*	 22-76**	 671-15*	 900-99	 21-97	 22-77	 670-59*
 24-60**	 358-51	 906-22	 24-29	 901-50*	 23-12	 25-01*	 20-36**	 60-93*	 905-11	 23-54**

A: LE CLUB DU DISQUE CAPITOL
41 Beral Road, Toronto 15, Ontario

Inscrivez-moi au Club du Disque Capitol et envoyez-moi les 7 disques énumérés. Veuillez me facturer \$1.87 seulement pour les 7 disques. Je m'engage à acheter 7 autres disques de mon choix au cours de la prochaine année au prix normal du Club plus de minimes frais d'envoi. Ajouter \$1.00 pour stéréo. Je choisis la section: (POINTER UNE CASE SEULEMENT)

Musique moderne "Swingers" Folklore
 Musique de détente et de danse Classique

Pointer une case: STÉRÉO MONO

M. _____
Mlle _____
Mlle _____
(lettres moulées, S.V.P.)

Adresse _____ App. _____
Ville _____ Zone _____ Province _____

*Mono seulement **Mono et stéréo

ZBMA

 24-57	 906-93	 22-83	 24-75	 17-93	 904-46
 24-44	 24-16*	 906-13	 901-15	 671-23	 902-41*
 906-69	 15-96	 24-59	 670-93*	 906-20	 900-68

⬅ DÉTACHEZ ET POSTEZ CE COUPON

LE CLUB DU DISQUE CAPITOL
41 Beral Road, Toronto 15, Ontario